Document généré le 24 avr. 2024 01:15

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essai

Numéro 100, automne 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/19111ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (100), 29–53.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

essai

Anne-Marie Cloutier
LE DÉPIT AMOUREUX
CRÉATEURS ET CRITIQUES AU THÉÂTRE
Fides, Montréal, 2005, 235 p. ; 24,95 $

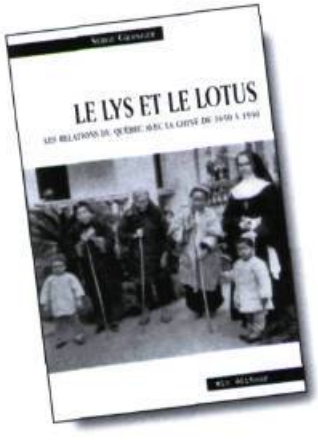
S'ils ne sont pas carrément antagonistes, les rapports que le milieu du théâtre québécois entretient avec la critique sont à tout le moins tendus. Règle générale, les comédiens et les créateurs interviewés par Anne-Marie Cloutier dans le cadre de son enquête reprochent aux chroniqueurs culturels le peu d'éthique professionnelle dont ils font preuve, leur mépris à l'égard du travail artistique, leur manque de culture, de rigueur, de perspective, bref leur incompétence. Trop souvent la critique se confond avec le billet d'humeur où foisonnent les bons mots, les formules lapidaires et les jugements péremptoires du style : « J'aime ; j'aime pas », « Allez-y ; n'y allez pas ». Quand on songe à l'impact que produit ce genre de commentaires sur la fréquentation des salles, on comprend l'exaspération des artisans de la scène. En comparaison, pratiquer sérieusement son métier, lorsqu'on se prétend critique, demande de réelles capacités d'analyse et de réflexion : il faut pouvoir rendre compte de l'œuvre et de ses enjeux, comprendre l'objet qui est présenté au public ainsi que sa logique, expliquer la démarche artistique qui sous-tend la production, entrer en dialogue avec la pièce, la situer dans son contexte, dévoiler sa structure, le tout en déployant, de préférence, un style personnel. À cela les critiques de théâtre convoqués par l'auteure répondent que les contraintes auxquelles ils sont soumis se répercutent sur leur travail : ils doivent composer avec la concentration de la presse, les délais serrés, le peu d'espace dont ils disposent dans les journaux, la prédominance du discours promotionnel. Voilà un aspect du métier où semblent converger les opinions : les uns et les autres ne pointent-ils pas du doigt la confusion qui s'est installée entre information et spectacle, entre objet d'art et produit de consommation, entre critique et chronique, entre culture et divertissement ? On peut trouver les comédiens susceptibles, mais on ne peut nier qu'il y a lieu de s'interroger sur la manière dont les médias rendent compte de l'activité théâtrale au Québec. À ce chapitre, ***Le dépit amoureux*** est un livre nécessaire.

Louise Villemaire

Serge Granger
LE LYS ET LE LOTUS
LES RELATIONS DU QUÉBEC AVEC LA CHINE DE 1650 À 1950
VLB, Montréal, 2005, 187 p. ; 21,95 $

Il faut beaucoup de curiosité et d'amour de la recherche pour s'intéresser à une thématique aussi pointue que les relations Québec-Chine des temps anciens. Le livre étonne justement par son sujet : il y a donc eu, se dit-on, des engagements assez soutenus entre nos deux contrées pour justifier une thèse de doctorat dont est issu l'ouvrage.

Le livre débute avec une anecdote amusante, nous apprenant l'origine du vocable « rapides de Lachine » : les premiers colonisateurs français pensaient franchir le continent chinois en arrivant à Montréal ! Par la suite, ce sont surtout les



religieux, les jésuites et autres missionnaires, qui ont alimenté une certaine fascination de la Chine au Québec. À preuve, on retrouve du ginseng sur notre territoire dès… 1715, se développera alors un commerce encouragé par les politiques commerciales anglaises, réputées pour leur libéralisme.

Après que des religieux québécois se furent installés en Chine à des fins d'évangélisation, et cela en nombre assez important pour inquiéter l'Église d'ici durant les années 1920-1930, l'appareil diplomatique « institutionnalise » davantage les relations. Il faut dire que les échanges économiques vont grandissant, ce qui accroît les enjeux. Fait marquant de ces rapports : le prestige acquis par le médecin montréalais Norman Bethune, parti soigner les militants communistes en Chine à la fin des années 1930. Après la Deuxième Guerre mondiale, des relations subsistent, dans les domaines de l'éducation et de la culture notamment, mais subissent une rupture avec l'avènement du communisme en 1949 : les missionnaires québécois sont des ennemis acharnés des nouveaux dirigeants, ce qui n'est pas sans influer la politique officielle canadienne qui ne reconnaîtra pas le régime dirigé par Mao Zedong. Cette politique sera changée dans les années 1970 par le gouvernement Trudeau, qui restaure des relations diplomatiques. Bref, de conclure l'auteur, grâce à ses missionnaires, à ses commerçants et à ses diplomates, « le Québec a eu partie liée avec la Chine depuis ses origines ».

Yvan Cliche

Guillaume Apollinaire
LETTRES À MADELEINE
TENDRE COMME LE SOUVENIR
Gallimard, Paris, 2005, 466 p. ; 42,50 $

Guillaume Apollinaire (1880-1918) fait la connaissance de la jeune Madeleine Pagès (1892-1965) dans un train allant vers Marseille, en 1915. Il est poète, déjà célèbre, et brigadier sous le drapeau français, durant la Grande Guerre de 1914-1918 ; Madeleine vit dans l'Algérie

française d'alors. Il a 34 ans ; elle en a 22. Ils s'aimeront, malgré la distance. Apollinaire est envoyé au front ; Madeleine est institutrice. Ils s'écrivent. Au fil de ses multiples lettres, Apollinaire lui raconte sa vie.

Ces lettres détaillées, personnelles, voire intimes, et même enflammées, constituent en quelque sorte l'autobiographie qu'Apollinaire n'a jamais écrite, le journal intime que l'écrivain n'a jamais tenu, le carnet de guerre que le soldat n'a pas voulu rédiger. Au fil des jours et de ces centaines de pages, Apollinaire décrit lyriquement son quotidien dans les tranchées, évoque des souvenirs, explique des épisodes obscurs de son passé. Mais le poète d'***Alcools*** et des ***Calligrammes*** dédie aussi à sa bien-aimée quelques vers d'une grande beauté : « Photographie », « Simultanéités », et plusieurs « poèmes secrets », longtemps inédits et beaucoup plus sensuels. Quelques pages reproduites en fac-similé contiennent des calligrammes où les vers prennent forme.

Ces pages de la correspondance d'Apollinaire sont d'une grande richesse littéraire, malgré le caractère parfois répétitif de ses lettres d'amour. On y trouve quelques notes éditoriales, mais il ne s'agit pas pour autant d'une édition critique où l'on fournirait des détails sur le contexte, des correspondances avec d'autres textes ou un glossaire des noms cités. Les lettres de Madeleine à Apollinaire ne semblent pas avoir été conservées. La présentation faite par Laurence Campa propose néanmoins des balises utiles pour situer cette relation privilégiée. Poète inspiré, Apollinaire sait bien parler aux femmes, en décrivant sa passion avec des formules dont nous avons depuis oublié l'usage : « Comment voulez-vous, mon amie, que je vous trouve trop laide quand il n'y a rien de vous, de ce que j'ai vu de vous que je ne trouve adorable et que penser à ce que je n'ai pas vu est pour moi une sorte de supplice d'une douceur excessive ».

Yves Laberge

Marie Desplechin et Lydie Violet
LA VIE SAUVE
Seuil, Paris, 2005, 127 p. ; 19,95 $

À l'aube de la quarantaine, une femme voit sa vie basculer, littéralement. Une perte de conscience, une chute banale, un scan de la tête… et le diagnostic s'abat comme une tempête : tumeur maligne incurable. La malade ne fêtera pas ses cinquante ans.

On pourrait espérer que la tragédie qui fond sur une jeune et jolie professionnelle parisienne la transmue en un monument de sérénité zen et que le plomb de l'horreur s'évapore en poussière d'or sous la charge d'amour empathique de l'entourage.

Il n'en est rien. Car, comme le constate l'héroïne, « être, c'est être tout seul ».

Dépoussiérée des habitudes, dénudée par le malheur, écartée du *monde d'avant*, celui des biens et services, la jeune femme doit encore affronter la couardise de ceux pour qui la compassion et la pudeur émotionnelle sont des valeurs désuètes. Des amis qui répondent presque au portevoix, des collègues qui semblent manquer d'enveloppe pour adresser un mot d'encouragement, des intervenants brusques qui désignent la personne par le nom de son cancer, tous permettent au froid de grandir et à la vitalité de s'échapper un peu plus.

Loin du témoignage larmoyant, de l'entretien dirigé, ce récit écrit au *je* vibre de véracité et confirme la capacité humaine de rester lucide et de s'amuser du pire, jusqu'à la fin.

De vivre, quoi.

Suzanne Desjardins

Michel Matte
L'ACTIVITÉ SECRÈTE DE RENÉ LÉVESQUE LE 18 JUIN 1965
Lanctôt, Outremont, 2005, 168 p. ; 16,95 $

Le titre laisse entendre le pire. La vie privée de René Lévesque a tant occupé une certaine presse qu'on redoute toujours d'autres juteux ragots. Qu'on se rassure, Michel Matte ne mange pas de ce pain. Si, néanmoins, il laisse son lecteur sur sa faim, c'est pour d'autres motifs. Déjà, la première phrase suscite l'inconfort : « À cette époque, René Lévesque était ministre des Richesses naturelles pour le Parti libéral ». Parions que Lévesque aurait tiqué à l'idée d'être ministre « pour un parti ». Il aurait également tiqué en apprenant qu'il fut, dès 1960, « nommé ministre des Richesses naturelles ». Le ***Dictionnaire des parlementaires du Québec*** indique pourtant que René Lévesque fut « ministre des Ressources hydrauliques et ministre des Travaux publics dans le cabinet Lesage du 5 juillet 1960 au 28 mars 1961 ». L'auteur comprendra que ces flottements, bien que bénins, incitent le lecteur à lire prudemment la suite de l'enquête. Car il s'agit d'une enquête. Elle vise, d'une part, à savoir ce que faisait l'homme politique un certain jour de juin 1965 et, d'autre part, à établir si René Lévesque a tout mis en œuvre pour effacer toute trace des propos qu'il aurait tenus à cette occasion. Que révèle l'enquête ? Que René Lévesque s'est adressé ce jour-là à un auditoire syndical et qu'il a pourfendu le syndicalisme de boutique et un certain type de patronat. Rien de plus scandaleux que ce qu'il avait dit aux « gars de Lapalme ». Rien qui aurait déconcerté Jean Lesage. Rien qui justifie les années d'entêtement de l'enquêteur. Quant à l'autre versant de l'enquête, il étonne davantage. En effet, l'auteur n'offre rien de plus qu'un appel anonyme pour prouver que René Lévesque lui-même a tenté de localiser et de faire disparaître les enregistrements de cette conférence. Beaucoup d'émoi pour un maigre butin. Faut-il soupçonner l'auteur d'avoir poursuivi un autre

objectif ? Cela nous embarquerait dans un procès d'intention forcément disgracieux. Michel Matte s'y expose cependant lorsqu'il écrit : « Quant à l'indépendance du Québec qui ne fut jamais un véritable objectif pour René Lévesque, c'est une autre chose ».

Laurent Laplante

Robert Filion
UNE SAISON CHEZ CAMILLE LAURIN
CARNET D'UN COMPAGNON DE ROUTE
Isabelle Quentin, Montréal, 2005, 253 p. ; 24,95 $

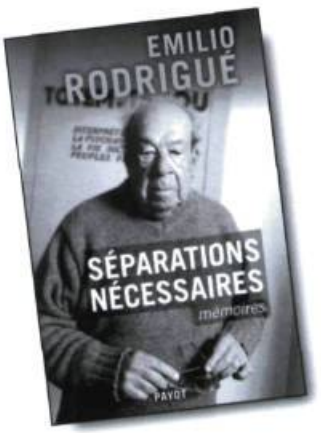
L'auteur a beau multiplier les précautions et fixer à son bouquin d'humbles objectifs, l'hommage ici rendu à Camille Laurin sonne non pas faux, mais complaisant et, pour tout dire, inutile. Non seulement on ne nous apprend rien sur le personnage politique, mais on contourne à peu près toutes les questions posées par Jean-Claude Picard dans sa biographie du même Camille Laurin. Certes, Robert Filion nous a avertis qu'il ne jouerait pas au biographe, mais l'hommage, genre littéraire légitime et convenu, n'avait pas à devenir aussi allègrement monochrome. Et si, malgré tout, il fallait que l'ouvrage ne localise que des vertus et des mérites, pourquoi la règle ne s'est-elle pas appliquée aussi à Claude Ryan, à Claude Morin et à Gérard D. Lévesque ? À trop encenser Camille Laurin et à ignorer son entêtement et sa vanité, ses ambitions et ses réticences à gérer quoi que ce soit, on s'exposait à n'intéresser que les fidèles ; à multiplier les coups de griffe contre ceux qui s'opposèrent à lui, on adopte un ton polémique qui détonne dans un « tribut floral ». Cela, qui étonne et déçoit, achève de dérouter le lecteur. Pourquoi, en effet, un livre aussi passible de reproches sur les deux versants de la neutralité ? Quand un débutant admis dans l'intimité d'une forte personnalité politique brandit ensuite candidement sa proximité avec le pouvoir, on sourit et on passe à autre chose. Dans le cas de Robert Filion, pareille explication ne tient pas. L'homme a du coffre, de la culture, une large gamme de ressources. Il n'a nul profit à tirer de cette valorisation par procuration. Alors, pourquoi ? Le plus plausible est que l'auteur a voulu s'acquitter d'une dette d'honneur. Il estimait, sans doute à juste titre, devoir beaucoup à Camille Laurin et il n'avait d'autre choix que de le dire. Cela témoigne d'un sens aigu de la reconnaissance, mais cela ne fait pas de la bonne littérature.

Laurent Laplante

Les Intellectuels pour la souveraineté
REDONNER SENS À L'INDÉPENDANCE
VLB, Montréal, 2005, 204 p. ; 22,95 $

Le titre donne une modeste et juste idée de cet effort collectif. D'une part, il s'agit d'admettre que quelque chose ne va pas. D'autre part, il s'agit, cette fois, de scruter le fond des choses plus que leur mise en marché. D'emblée, on se situe en dehors des mirages de la souveraineté dite incontournable et on se prive des faciles et stériles consensus. Du coup, on accepte de payer le prix de la franchise : la souveraineté ne traverse pas, à la manière de Candide, le meilleur des mondes possibles et il y a lieu d'identifier avec honnêteté les erreurs de parcours, les révisions déchirantes, peut-être même les impasses. Bien sûr, les auteurs, presque tous capables de vigueur et de logique, perçoivent différemment les difficultés et les remèdes et il serait trompeur et artificiel de leur imputer un diagnostic parfaitement univoque. Il n'en demeure pas moins que certains constats recueillent (presque) l'unanimité. L'obsession référendaire est décrite comme ce qu'elle est : une obsession. Le Parti québécois perd le droit de se considérer comme une sorte de PRI (Parti révolutionnaire institutionnel) et de conformer le projet souverainiste à ses mœurs partisanes. Les stratèges, plus portés aux astuces qu'à la diffusion du « sens de l'indépendance », ne sont plus seuls à occuper l'avant-scène. Certes, ils imposent toujours au plaidoyer souverainiste de multiples calculs stratégiques, insistant, par exemple, pour vanter les mérites électoraux d'une élection à la proportionnelle ou pour entamer avec le fédéralisme un débat à double-fond, mais au moins l'essentiel recouvre ses droits : le peuple qui fait dépendre sa liberté de conditions dites gagnantes risque d'attendre longtemps. On appréciera la clarté parfois brutale, mais toujours saine, avec laquelle des textes comme ceux de Serge Cantin ou de Michel Venne osent dire que rien n'est acquis. Le nombre limité des collaborateurs ne peut qu'accréditer ce sentiment de prudence.

Laurent Laplante



Emilio Rodrigué
SÉPARATIONS NÉCESSAIRES
Trad. de l'espagnol par Mylène Ghariani
Payot, Paris, 2005, 430 p. ; 44,95 $

Au début de son ***Autobiographie***, Françoise Dolto reprochait à Jacques Lacan de ne pas avoir accompli son devoir de psychanalyste, c'est-à-dire de ne pas avoir livré l'histoire de sa vie, même si ce travail relève d'un narcissisme qu'elle concevait comme une force vitale. Emilio Rodrigué, lui, ne loupe pas le tournant en nous proposant ses superbes mémoires dont le sujet central s'énonce selon la formule de Vinicius de Moraes : « L'amour est éternel tant qu'il dure ». Heureusement, car avec Marie Langer, Arnaldo Rascovsky et Enrique Pichon-Rivière, ce cupidon est l'une des figures les plus marquantes de la psychanalyse sud-américaine.

Voilà donc notre médecin de bonne famille à Londres tout juste après la guerre. À l'orée d'une carrière brillante, il est alors journaliste à la BBC, il étudie la psychanalyse et fait sa didactique avec Paula Heimann. Puis ce fut Stockbridge, à Austen Riggs, avec les compères Robert Knight, Erik Erikson et David Rapaport. De retour dans sa patrie, il deviendra président de l'Association psychanalytique d'Argentine, très actif dans la

mise sur pied de nombreux lieux d'expérimentation et dans la fondation du célèbre groupe Plataforma, instance de contestation des dogmes de la psychanalyse officielle. Contrairement à une théorie et une pratique guindées et paralysées par une indigeste langue de bois (freudienne, kleinienne, lacanienne ou autre), celle d'Emilio Rodrigué ne sombre jamais dans le petit savoir, d'où une écriture et une pensée d'une remarquable fluidité. Sans jamais sacrifier à la rigueur intellectuelle de la psychanalyse, qu'il compare à l'aïkido, notre homme au pubis bronzé ne recule pas devant un travail de gestalt et peut se laisser transformer tant par la parole de Maître Didi, leader spirituel de la communauté Nagô, au Brésil, que par les multiples thérapies offertes à Esalen. À l'aise dans les thérapies de groupe et les ateliers corporels comme en cabinet privé, aussi fasciné par le candomblé que par le *beach ball* et les femmes, Emilio Rodrigué ne reste jamais prisonnier des idéologies, même durant l'exil obligé par la dictature. Bref, à ses yeux, la parole de la Gitane ventriloque vaut tout autant que celle de l'analyste sans mémoire.

Un bilan dans lequel il s'agit de « donner vie à l'oubli ». Et combien de belles pages… que ce soit celles racontant un après-midi dans un hammam avec son fils la veille de son mariage ou celles racontant sans morbidité la mort de certaines des femmes de sa vie. En fermant ce journal, un seul regret me vient : que son auteur n'ait pas répertorié *toutes* les variantes d'épouse et ne pousse pas plus loin ses théories de la jalousie et de la vieillesse, « continent à explorer, plus vierge encore que la Femme ». Mais mes larmes sèchent vite : la dernière épouse en date de Rodrigué, Graça, la princesse africaine, n'est-elle pas devenue Oxun-Adé, la Mère de Saint du vingt et unième siècle ?

Michel Peterson

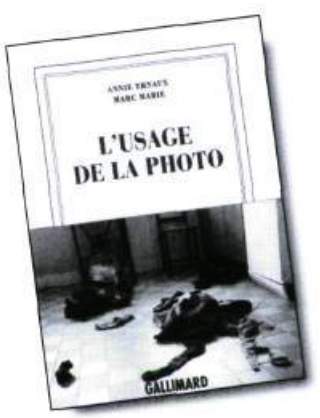
Franck Michel
DÉSIRS D'AILLEURS
ESSAI D'ANTHROPOLOGIE DES VOYAGES
Presses de l'Université Laval, Québec, 2005, 366 p. ; 30 $

Les voyages touristiques suscitent de plus en plus l'intérêt des chercheurs, anthropologues, sociologues, ethnologues, géographes, littéraires, etc. Il faut dire que jusqu'à tout récemment encore, on jugeait et dénonçait le tourisme plus qu'on ne l'étudiait. Des chercheurs comme Jean-Didier Urbain et Rachid Amirou estiment toutefois qu'il faut réhabiliter le personnage par trop décrié de l'*homo touristicus* et montrer que le voyageur d'aujourd'hui peut encore découvrir le monde, restaurer du sens et trouver du neuf là où d'autres ne veulent plus voir qu'un univers « rincé de son exotisme », pour reprendre la fameuse formulation d'Henri Michaux. L'ouvrage de Franck Michel s'inscrit dans ce mouvement novateur qui tente d'aller au-delà du discours anti-touriste, de concevoir le voyage comme l'occasion de « repenser notre rapport à l'autre, [de] s'interroger sur le sens de notre présence au bout du monde, [d']envisager rencontres et échanges qui soient réellement dynamiques et mutuelles ». Selon lui, le touriste doit « réapprendre à douter, à penser, à contester », à « perdre ses repères et sa quiétude », à s'ouvrir à l'autre et surtout à se désaliéner d'une perception ethnocentrée de l'Ailleurs. Il en va aujourd'hui de sa sécurité et de l'avenir même de l'industrie du tourisme. En effet, cette troisième édition de ***Désirs d'Ailleurs*** s'enrichit d'une postface inédite sur le tourisme et le terrorisme dans laquelle l'auteur établit un rapport de cause à effet on ne peut plus clair : tant que le premier, « avatar moderne de la colonisation », perpétue des inégalités sociales et économiques, des injustices, il fournit un terreau au développement du second. « À long terme, seuls un plus grand respect des différences, l'acceptation d'autres modes d'être et de penser, et un règlement humain du fossé économico-social entre les plus démunis et les plus nantis, pourront graduellement relever le défi de la violence terroriste à l'épreuve du tourisme international. » Bref, le « XXI^e^ siècle sera touristique », estime Franck Michel, à condition que se développe « un tourisme 'responsable et durable' (les guillemets s'imposent !), respectueux des environnements naturels et culturels qui constituent – ne l'oublions pas ! – la 'vraie' richesse de notre planète ».

Pierre Rajotte

Georges Aperghis et Peter Szendy
WONDERLAND
LA MUSIQUE, RECTO VERSO
Bayard, Paris, 2004, 124 p. ; 29,95 $

Ce petit livre, à la croisée des genres, est le prolongement d'une collaboration entre le musicologue Peter Szendy et le créateur Georges Aperghis. Szendy a été le co-librettiste de l'opéra d'Aperghis, *Avis de tempête*, récemment monté en France. On ne s'étonnera donc pas que l'opéra et le théâtre occupent une place cardinale dans la réflexion que mènent les deux auteurs. Le recto et le verso, c'est l'avers et l'envers du décor, la scène et les coulisses séparées par le lourd rideau de velours, mais aussi les deux textes intercalés dans l'ouvrage que leurs auteurs nous invitent à lire en inventant des passages entre l'un et l'autre. Entrer dans



ce *wonderland*, serait-ce comme « entrer dans la musique, serait-ce d'emblée y rentrer, y pénétrer à plusieurs reprises, en repassant le pas de chaque porte »? L'écriture spéculaire de Peter Szendy et de Georges Aperghis nous convie à une lecture éblouissante et jubilatoire où l'on découvre, au gré d'une description de la *Flûte enchantée* mise en scène et filmée par Bergman, que la fiction recèle dans ses marges un monde aussi féérique que celui qu'elle donne à lire ou à entendre.

Mais, n'y a-t-il pas un paradoxe de parler d'une musique absolue (souveraine et autonome) en étant autant à l'écoute du langage et de sa propre capacité à nous transporter des sons aux mots, et inversement ? Au contraire, car la démonstration en acte d'Aperghis et Szendy révèle que « la plongée abyssale dans la langue, dans ses images et ses mots et ses sonorités, [fait] sortir de l'enclave ou de l'île langagière par le fond, pour passer de l'autre côté de la circonférence : dans le *wonderland* musical ». Pour nous, lecteurs de ce remarquable texte poétique et philosophique, « ce mouvement vertigineux d'une approche qui n'en finit pas, toujours recommencée » est la voie sacrée vers la jouissance.

Sylvain Brehm

Annie Ernaux et Marc Marie L'USAGE DE LA PHOTO Gallimard, Paris, 2005, 151 p. ; 26,50 $

Je suis entré dans ***L'usage de la photo*** un peu comme, jadis, dans Nathalie Sarraute : en ouvrant mes oreilles et mes yeux aux turbulences que les mots et les images – tropismes – sollicitent. Dans ces textes superbement humbles de force, Annie Ernaux et Marc Marie suggèrent un usage de la disparition du corps et de la pensée ouvrant l'espace d'un lien intime et *extime* qui ne s'abîme pas dans les termes de l'échange.

Au moment où, sur fond de guerre d'Irak, elle rencontre l'homme originaire de Bruxelles avec qui s'engagera *l'histoire* à laquelle nous sommes conviés, l'écrivaine commence le traitement de son cancer du sein (Violette Leduc revenant ici au souvenir).

Or, sait-on assez que lorsqu'il s'accroche à l'être humanisé, le désir ne démord pas ? Chaque matin suivant les nuits d'amour, des vêtements épars sont restés sur le plancher, absents des corps, se proposant à l'interprétation. C'est ainsi qu'Annie décide un jour de photographier ces agencements et fait appel à Marc. Trois appareils serviront à fixer les ondulations du temps. Les quatorze photos retenues (sur une quarantaine) forment une sorte de journal intime où se rencontrent, parfois même hors-champ, dans les marges inconnues, soutien-gorge, jeans, slips, ceintures, chemisiers, pièces de natures mortes impénitentes, redoublées par deux séries de textes, ceux d'Annie et ceux de Marc. Toujours la même séquence a-b, les pages croisant le lacis des vêtements dont les textures surgissent des grains des photos, compositions de traces hiéroglyphées sur pellicules, jouissances immortalisées dans une lutte contre la disparition. Tout cela à l'occasion de l'amour, du don à l'autre de ce qu'on n'a pas et dont il ne veut pas. « La première apparition du sexe de l'autre, le dévoilement de ce qui était jusque-là inconnu, a quelque chose d'inouï. » Images, écritures révélant bien moins des lieux physiques, extérieurs, que des espaces intérieurs. « C'est avec cela que l'on va vivre, faire notre histoire. Ou pas. »

Ou pas… Comme quoi un désir spécifie toujours un choix, dès lors que le sujet n'est pas prisonnier des rets du symptôme. Photographier-écrire son destin, voilà qui excite – surtout quand les corps, absents des images, sont donnés à rêver. Un livre érotique parce qu'interrogeant l'inexistence, il fait surgir le réel. Quand Marie-Madeleine vient au tombeau du Christ, ne trouve-t-elle pas que ses linges ? L'ombre du néant ne s'aperçoit peut-être que dans l'inexistence d'un homme.

Michel Peterson

Fabrice Hervieu-Wane UNE BOUSSOLE POUR LA VIE *LES NOUVEAUX RITES DE PASSAGE* Albin Michel, Paris, 2005, 250 p. ; 30,95 $

Les rites d'antan qui scandaient le rythme des saisons de la vie ont foutu le camp. Tous les repères symboliques qui permettaient de passer d'un jalon à un autre ont sauté. Notre monde est désolé. Les adolescents en Occident, et de plus en plus dans les pays du Sud, errent comme des zombies en quête de sens et multiplient les actions extrêmes pour se prouver leur existence. Les adultes ou plutôt les *adulescents*, comme il convient désormais de les nommer, continuent de vivre dans un espace-temps

qui fausse la compréhension des rôles, eux-mêmes débordés par l'enfant qu'ils étaient et l'adolescent qu'ils restent, repoussant avec l'énergie du désespoir l'idée même d'entrer dans l'âge adulte.

Bref, c'est la chienlit ! Eh bien non, rétorque Fabrice Hervieu-Wane, il suffit juste de saupoudrer notre vie de rites de passage.

Ces rituels ont, depuis l'aube des temps, leur raison d'être : transmettre un message de génération en génération. Bien entendu, sous leur forme de naguère, ces rites ont tendance à disparaître, mais ne sont pas l'apanage des ethnies perdues au fin fond de la Papouasie. Il n'est qu'à songer dans nos contrées, et sans faire preuve de passéisme, aux rituels de passage importants qu'étaient l'obtention du diplôme d'études, la cérémonie du mariage … Ces cérémonies amenaient une profonde mutation ontologique qui laissait des traces, donc créait des identités.

Ce livre bien documenté insiste beaucoup sur le fait que les nouveaux rites d'initiation sont déjà présents dans nos sociétés. En fait, il s'agit davantage de rites de substitution (initiation à la violence, à la drogue, aux tatouages, aux scarifications…) qui prouvent, si besoin était, la nécessité de les débusquer, de les redorer et de les dépoussiérer pour leur donner un sens nouveau. Car, dit l'auteur, « nous sommes en constante demande de symbolisation et de régénération, y compris dans nos moments de déviance ». Ritualiser la société serait la solution aux attitudes et comportements suicidaires extrêmes, car en estampillant chacun des passages de nos existences du sceau d'une révélation, nous trouvons une sagesse de vie qui fait défaut.

Mais voilà, le hic est qu'à force de vouloir ritualiser ces comportements excessifs et de proposer un catalogue de « rites pour notre temps », ne risque-t-on pas de balayer l'interdit ? Tous les aspects de la vie seraient « ritualisables », soutient l'auteur. Mais si les rites deviennent politiquement corrects sous couvert d'explorations de mystères insondables, ne s'expose-t-on pas à leur commercialisation éhontée donc, in fine, à une tromperie sur la marchandise ?

Sandra Friedrich

Louis-Georges Harvey
LE PRINTEMPS DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE
AMÉRICANITÉ, ANTICOLONIALISME ET RÉPUBLICANISME DANS LE DISCOURS POLITIQUE QUÉBÉCOIS, 1805-1837
Boréal, Montréal, 2005, 296 p. ; 27,95 $

La période de l'histoire québécoise qu'étudie Louis-Georges Harvey surabonde en paradoxes. De 1805 à 1837, un net contraste oppose, en effet, l'indiscutable loyauté des Canadiens à l'égard de la Grande-Bretagne et l'engouement du même peuple pour les institutions élaborées par les rebelles étatsuniens. À tel point qu'il sera facile de s'y tromper et de réduire l'agitation sociale précédant les troubles de 1837 à une simple protestation ethnique. Durham aura d'ailleurs l'habileté (et la malhonnêteté) de refuser toute crédibilité aux propos démocratiques et républicains des Patriotes. « Son interprétation

ethnique, écrit Louis-Georges Harvey au sujet de Durham, a voulu discréditer, voire effacer la trace d'un mouvement républicain fondé sur la participation d'une population bas-canadienne majoritairement composée d'agriculteurs. » Les preuves qu'accumule Harvey sont diverses et convaincantes ; elles imprègnent si profondément le contenu des médias et le discours public qu'on ne peut mettre en doute l'existence d'un fort courant républicain dans la société québécoise de l'époque. Ce qui ne veut pas dire que le Bas-Canada ait intégré à ses perspectives éducatives le classicisme d'origine romaine que savourent les éducateurs étatsuniens ou britanniques. Tant pis pour César et Tite-Live ; tant mieux pour le clergé québécois qui s'inspirait d'une autre Rome. Cela justifie le jugement global que porte l'auteur sur la période et, plus précisément, sur les Patriotes : « Valorisation du rôle moral du citoyen, incitation à la participation politique directe, dévouement à l'intérêt général plutôt qu'à celui des individus, mise en garde contre l'alliance du pouvoir et de l'argent, rejet du matérialisme, le credo civique du Patriote nous paraît beaucoup plus pertinent que ne l'ont laissé croire des générations d'historiens libéraux ». Analyse stimulante et intelligente formulée toutefois dans une langue d'une épuisante lourdeur.

Laurent Laplante

Normand Baillargeon
PETIT COURS D'AUTODÉFENSE INTELLECTUELLE
Lux, Montréal, 2005, 338 p. ; 18,75 $

Conçu comme un véritable guide pratique d'autodéfense intellectuelle, ce petit livre du professeur à l'Université du Québec à Montréal Normand Baillargeon, intitulé avec justesse ***Petit cours d'autodéfense intellectuelle***, nous convie à un survol de la pensée critique, passée et présente, en insistant sur les divers mécanismes utilisés par les médias, entre autres, pour nous confondre, nous manipuler, voire nous *tromper*.

Normand Baillargeon, essayiste et pédagogue hors pair (***L'ordre moins le pouvoir***, Lux, 2004 ; ***Les chiens ont soif***, Comeau & Nadeau, 2001), est un fin connaisseur de Noam Chomsky avec qui il partage le désir de dénoncer la pensée unique, les monopoles médiatiques, l'incurie des politiques, les manipulations de la réalité et autres fraudes intellectuelles et

factuelles. Pour ce faire, l'auteur fait appel, à l'instar de Chomsky (lisez ***La fabrique de l'opinion publique***, Le Serpent à plumes, 2003, par exemple), à plusieurs sources, concepts et références. C'est ce qui, hélas, malgré les amusantes illustrations de Charb, rend le texte exigeant, *pédagogique*. Cela dit, ne s'agit-il pas d'un *petit cours* ? Au fond, Baillargeon fait face à un triple défi : primo, nous faire admettre l'existence d'une agression tout en stimulant un réflexe de défense ; secundo, établir la confiance et nous faire accepter l'aide qu'il nous offre ; tertio, réunir le tout (paralogismes, mathématiques, probabilités et statistiques, etc.) dans un joli petit bouquin, abordable et agréable à lire…

En somme, dans la société québécoise littéralement inondée d'humoristes, dans laquelle il faut absolument rire aux dix secondes, est-il possible que, malgré les efforts déployés et les dessins de Charb, l'esprit paresseux du lecteur s'endorme en attendant le prochain gag ?

Sylvain Marois

Malay Phcar
UNE ENFANCE EN ENFER
CAMBODGE, 17 AVRIL 1975-8 MARS 1980
Robert Laffont, Paris, 2005, 299 p. ; 41,95 $

Le régime des Khmers rouges a été une forme de totalitarisme inspiré d'une volonté néfaste de créer un « homme nouveau » faisant table rase de l'Histoire, un homme que l'on pourrait remodeler à force de propagande totale et continue sur les vertus d'un bonheur politique complet et permanent.

Grâce à un courage sans pareil, étant donné son jeune âge à l'époque (neuf ans en 1975), l'auteur dévoile son parcours à travers cette autre dérive idéologique propre au XX^{e} siècle, visant en cela une meilleure reconnaissance historique de cette tragédie et, surtout, un procès international des dirigeants khmers : ceux-ci cavalent toujours, libres et impunis.

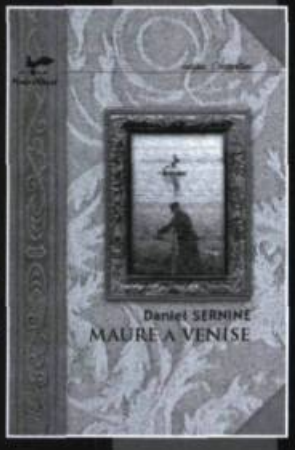
Presque à la manière d'un journal intime, ce Cambodgien vivant en France fait le récit de sa vie et de celle de ses proches et de leur disparition les uns après les autres, morts essentiellement d'épuisement et de malnutrition. Longtemps affecté à un camp de travail pour la construction d'une digue, devant subir comme tous ses autres camarades une propagande quotidienne, il est rempli de dégoût par ces slogans vantant la libération d'un peuple s'enfonçant pourtant dans la misère. La faim est en effet une présence quotidienne, lourde, constante. « Les gens y étaient tellement maigres que j'avais peur que ce soient des morts vivants, comme dans les films d'épouvante. J'y ai vu des femmes et des hommes qui trituraient leurs excréments pour en prélever des grains de maïs non digérés et les manger. »

Le livre nous rappelle combien la démence politique associée à un appareil d'État a des conséquences bien concrètes pour des milliers d'êtres humains, obligés de subir les rêves psychotiques d'une clique voulant imposer une Idée abstraite sur le réel, à travers une pensée chimérique, vécue comme finale et complète. Une seule déception à sa lecture : aucune information n'est donnée sur le contexte de l'époque, sur les racines ayant permis la pousse du mal khmer. Il s'agit d'un témoignage qui reste au premier degré, et qui ne fournit pas d'explication sur l'émergence et la chute du régime des Khmers rouges. Les intéressés devront donc se rabattre sur un autre ouvrage.

Yvan Cliche

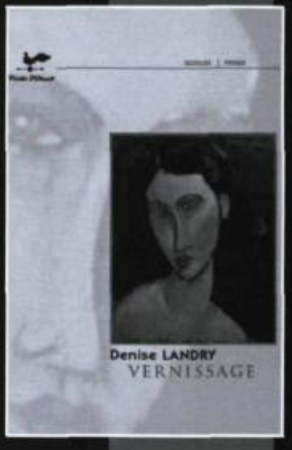
Vents d'Ouest
WWW.VENTSDOUEST.CA

DANIEL SERNINE
Maure à Venise
« Rafales » (nouvelles)
Dans ces neuf textes, qui vont de la *novella* à la très courte nouvelle, Daniel Sernine rend un discret hommage aux icônes de sa génération, écrivains, cinéastes ou vedettes rock. Un hommage tissé de poésie, de beauté, de nostalgie, de lyrisme, de mystère et d'insolite.
160 p., 17.95 $
ISBN 2-89537-100-8



CLAUDE VALLIÈRES
Les jours où je suis né
« Rafales » (nouvelles)
Naître. Renaître. Chercher sa place. La trouver. La perdre aussi, parfois. Croire que l'on marche en plein malheur et trébucher sur l'humour. Dix-sept nouvelles où les êtres s'efforcent de saisir, malgré leurs petits désordres intimes, le côté le plus lumineux de la vie.
160 p., 17.95 $
ISBN 2-89537-101-6

DENISE LANDRY
Vernissage
« Azimuts » (roman)
Brigitte Lévesque peint pour ne pas sombrer dans la folie. Ses toiles portent la marque de souvenirs qu'elle croyait morts, mais un incident provoque la résurgence de ceux-ci. *Vernissage* est le récit de ces souvenirs. Un roman où l'art-thérapie prend tout son sens.
128 p., 16.95 $
ISBN 2-89537-106-7



essai

Pierre Gagnon
5-FU
L'instant même, Québec, 2005, 96 p. ; 14,95 $

« 5-FU. Ce n'est pas le nom du dernier groupe grunge de Seattle, non, c'est l'identification d'une chimiothérapie pour combattre le cancer. Six mois, c'est le temps qu'a duré mon traitement, et c'est également celui que j'ai mis à écrire ce livre. » Ainsi débute ***5-FU***, formidable plaquette de Pierre Gagnon, un musicien établi à Québec qui a, entre autres, fondé le groupe Slick and the Outlags en compagnie du comédien Yves Jacques au cours des années 1980.

Comme 145 000 Canadiens chaque année, Pierre Gagnon apprend un jour qu'il est atteint du cancer. Devant cette terrible nouvelle, et au fil des jours et du difficile traitement de chimiothérapie auquel il est soumis, il prend des notes afin de se souvenir de ces événements et de cette pénible période de sa vie. Car un peu plus de la moitié des Canadiens atteints du cancer deviennent ce que l'auteur appelle « des survivants » ; l'espoir est donc possible et, probablement, nécessaire.

Ce recueil de courts textes parle certes du milieu hospitalier, du courage des enfants malades, des réactions des proches, du dévouement des infirmières, mais dépasse le simple témoignage. Porteur d'espoir, mais surtout d'une bouleversante lucidité, ***5-FU*** est un livre touchant, non pas par le flot des mots mais plutôt par les – nécessaires – espaces de silence dont il est ponctué. Le ton de Pierre Gagnon, parfois ironique, parfois tendre, provoque le lecteur qui, tout au long du parcours, n'est pas attendri mais plutôt profondément touché par l'implacable lucidité de l'auteur. Jamais l'écrivain ne juge, mais toujours il remet en perspective les réflexions et les propos de ceux qui l'entourent, lesquels tentent, souvent de façon bien maladroite, d'apporter soutien et réconfort. « Par délicatesse elle m'a demandé : 'Qu'est-ce qui te ferait vraiment plaisir, dimanche prochain ?' – Aller mieux que dimanche dernier. »

En dépit de son petit format, ***5-FU*** est un grand livre, admirablement bien écrit, qui parle avec finesse et intelligence de « cette île [qui] s'appelle la Vie ». À lire et à relire, pour ne jamais oublier la valeur de celle-ci.

Véronique Pepin

Jin Xing
RIEN N'ARRIVE PAR HASARD
Robert Laffont, Paris, 2005, 221 p. ; 29,95 $

En terminant ce livre, on se dit que l'auteure n'était manifestement pas appelée à une vie rangée et ordinaire. Qu'on en juge : cette étoile féminine de la danse professionnelle en Chine, avantageusement connue en Europe grâce à de nombreuses tournées dans les grandes capitales, a commencé sa carrière comme… homme, à titre de danseur dans l'armée nationale chinoise.

Convaincu très jeune de son « anormalité », l'individu commence sa vie d'adulte en tant qu'homosexuel. Parallèlement, il obtient rapidement du succès sur le plan professionnel. Ces triomphes lui permettent de voyager et, liberté occidentale aidant, l'idée d'un changement de sexe émerge, qui lui permettrait de retrouver sa vraie nature : celle d'une femme. Citant la maîtresse de Mao, elle écrit : « C'est une femme comme cela que je souhaite devenir : une femme qui crée son propre destin, qui se dégage de ses origines obscures et s'élève jusqu'à devenir une princesse ».

Le livre est finalement surtout centré sur ce thème du changement de sexe, enrichi de la description de la carrière ascendante de l'artiste, qui a toutefois dû abandonner la danse pour la conception de spectacles, à cause de complications liées à l'opération, effectuée en Chine. Sa vie, volage et imprévisible, prend un tournant abrupt au début de la trentaine, alors qu'elle adopte, l'un après l'autre, trois enfants.

Si rien n'arrive par hasard, dit l'auteure, c'est que ce cheminement, singulier et atypique, a été prévu dans les grandes lignes par la voyante de sa mère.

Yvan Cliche

Martin Winckler
LE RIRE DE ZORRO
Bayard, Paris, 2005, 147 p. ; 31,50 $

L'auteur de ***La maladie de Sachs*** (1998) s'avère incroyablement prolifique depuis la parution de ce best-seller : pas moins d'une vingtaine d'ouvrages – essais et fictions – jalonnent son parcours des sept dernières années ! Ici, c'est avec un plaisir non dissimulé qu'il nous parle de l'un de ses héros favoris : Zorro.

Quand le lecteur refermera ce livre, il saura tout ce qu'il y a à savoir sur le personnage : comment il fut créé en 1919 par Johnston McCulley dans une nouvelle intitulée « The Curse of Capistrano », puis incarné de façon magistrale au grand écran par Douglas Fairbanks en 1920, ensuite par un Tyrone Power moins rieur et plus grave en 1940, puis par l'inénarrable Guy Williams dans la série télévisée d'excellente qualité produite par Walt Disney et diffusée par ABC de 1957 à 1959, et enfin par le tandem Antonio Banderas-Anthony Hopkins dans la production récente de 1998, *The Mask of Zorro*.

Évidemment, cela ne résume pas l'immense filmographie du justicier masqué (que l'auteur

reproduit en annexe), mais ce sont là, selon Martin Winckler, les œuvres marquantes. L'auteur en profitera pour nous faire une analyse de l'archétype : la double identité, la relation avec le père et avec différents personnages, en comparant les diverses versions, et en consacrant même quelques chapitres aux héros nés dans son sillage : Superman, Batman, Spiderman...

C'est un livre écrit dans une langue claire et vivante, qui relate moult détails sans jamais s'appesantir et qui se lit d'une traite. L'auteur ne se gêne d'ailleurs pas pour donner des accents personnels à son ouvrage, ouvrant celui-ci avec ses souvenirs d'enfance et le concluant avec une réflexion sur « les Zorro d'aujourd'hui », les vrais, pas les bretteurs : « Pour ceux qui, aujourd'hui, veulent lutter contre l'oppression en refusant de recourir aux armes de guerre, l'arme de paix la plus puissante, c'est le soin. [...] Mais ne vous fiez pas à la blouse blanche : [...] l'habit ne fait pas le moine. [...] À quoi reconnaît-on, alors, les Zorro soignants ? À leur rire, évidemment ! »

Un petit livre passionnant, écrit par un passionné.

François Lavallée

Martine Castello et Vahé Zartarian
LE GRAND ROMAN DES BACTÉRIES
PEUVENT-ELLES SAUVER LE MONDE ?
Albin Michel, Paris, 2005, 224 p. ; 30,95 $

Les bactéries, ce sont plus que de microscopiques petites bêtes. Elles sont essentielles à notre existence, elles seraient même notre raison de vivre, selon Martine Castello et Vahé Zartarian. Les bactéries sont au cœur du fonctionnement de l'être humain et de tous les êtres complexes de la planète. Et ce n'est pas peu dire : chaque

être humain en porte près de 100 000 sur chaque centimètre carré de son corps ! Bien que dénigrées à cause de quelques-unes d'entre elles qui sont porteuses de maladies affreuses, les bactéries sont généralement inoffensives. Mieux, elles seraient la planche de salut de toutes les formes de vie terrestre. En effet, elles ont inventé des systèmes de survie nouveaux et ingénieux à faire pâlir d'admiration les sages de ce monde. Les concepts de Gaïa, de champs morphiques, etc., bref, ces théories jugées hérétiques il n'y a pas si longtemps encore, rencontrent de moins en moins de résistance de la part des scientifiques, et ce, grâce aux études sur les bactéries.

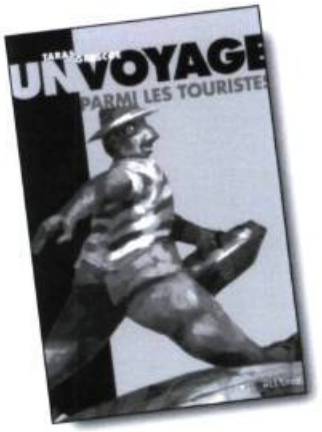
Origine et destin de toute vie, les bactéries ont créé d'autres mécanismes évolutifs que la lutte de tous contre tous. C'est ce qui fait que les spécialistes commencent sérieusement à se pencher sur leur inventivité hors normes, qui remet en question le fameux concept darwinien de l'adaptation des plus forts. Aussi, ces très chères bactéries – et il y en a de toutes formes et de tout acabit – méritaient bien un grand roman. Ce livre bien structuré est écrit sous la forme d'une enquête avec reconnaissance du terrain et explications plausibles. Il faut dire que les auteures sont toutes deux au fait des dernières recherches en la matière et elles le démontrent dans des chapitres intitulés « comment on le sait ».

Il aura fallu des siècles, rien de moins, pour que l'hypothèse microbienne soit enfin considérée par le collège des médecins qui s'en tenaient, depuis toujours, à la théorie des miasmes d'Hippocrate sur l'origine des maladies. Ces bactéries ne sont pas, loin s'en faut, des êtres simples (d'esprit ?), elles permettent de nombreuses ouvertures médicales, écologiques, industrielles, pharmaceutiques… Ces si microscopiques vies font la preuve qu'on a toujours besoin d'un plus petit que soi !

Sandra Friedrich

Taras Grescoe
UN VOYAGE PARMI LES TOURISTES
Trad. de l'anglais par Hélène Rioux
VLB, Montréal, 2005, 415 p. ; 29,95 $

Il est d'usage chez les écrivains voyageurs de stigmatiser le tourisme de masse et de fuir les circuits touristiques convenus. Le journaliste Taras Grescoe a plutôt choisi de voyager parmi les touristes pour mieux les critiquer. C'est donc dans les « endroits où les ornières des touristes ont été le plus profondément creusées » qu'il entend donner la pleine mesure de son approche iconoclaste. Coquillard, il parcourt à l'envers une partie du fameux pèlerinage à pied de Saint-Jacques de Compostelle. En France, il loue une voiture afin de mettre à l'épreuve certaines étapes recommandées par les guides Michelin. Il poursuit son périple par un voyage organisé et expéditif en autocar d'une semaine à travers l'Europe : « [...] sept jours, sept frontières ». À Baden-Baden, il prend des bains d'eaux thermales comme les générations de voyageurs huppés qui justifiaient leur escapade pour des raisons de santé. Après avoir adopté la livrée du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle, de l'étudiant qui fait son « tour d'Europe », du touriste balnéaire au Club Med de Corfou et du voyageur mondain à Baden-Baden ou en croisière au large de Venise, il se glisse dans la peau de l'aventurier le temps d'une petite expédition à Zermatt, une des principales stations de sports d'hiver de Suisse, ou encore d'une session de trekking dans les montagnes de Thaïlande. De ces multiples expériences, il résulte un ouvrage volumineux, très documenté et rempli d'allusions littéraires et historiques. En effet, l'auteur mêle judicieusement ses expériences personnelles à des informations historiques sur les voyages, des plus anciens comme les pèlerinages au plus récents comme l' « écotourisme pompeux ». Mais surtout, Grescoe profite de ses visites dans les hauts lieux touristiques pour tirer à boulets rouges sur ce qu'il nomme ces « consommateurs de paysages » qui se contentent, dans leurs « bulles touristiques », d'être « les témoins d'un simulacre d'authenticité ». Mais alors, se demande le lecteur, voyager a-t-il encore un sens ? Le voyage est-il inévitablement une arnaque et un « continuel *reality show* de l'authenticité mise en scène » ? À ce sujet, Taras Grescoe est plutôt laconique.



Certes, nous dit-il en terminant son récit de voyage, « l'authentique existe encore [...]. Mais il faut faire des efforts pour l'atteindre : apprendre des langues, écouter attentivement, offrir son amitié ». L'important est de s'ouvrir à l'Autre et de se désaliéner d'une perception ethnocentrée et fantasmée de l'ailleurs : « [...] mes voyages les plus réussis comportaient l'échange et la découverte plutôt que l'autocongratulation, la fanfaronnade patriotique et la consommation ».

Pierre Rajotte

George M. Wrong
UN MANOIR CANADIEN ET SES SEIGNEURS
1761-1861, CENT ANS D'HISTOIRE
Trad. de l'anglais par Claude Frappier
Presses de l'Université Laval, Québec, 2005, 273 p. ; 30 $

Il était temps ! La réflexion vient spontanément à la bouche devant un chef-d'œuvre dont la traduction nous parvient avec près de cent ans de retard. La réussite est, en effet, exemplaire en chacune de ses composantes. Par son décor, celui de Charlevoix et de La Malbaie ; par son sujet, l'enracinement d'un officier écossais en terre francophone et catholique ; par son narrateur, un historien torontois rassurant par son recul et séduisant par son sens de l'équité. Ajoutons en prime une magnifique mise en perspective par Philippe Dubé, homme impressionnant de culture, de nuances et de clarté. Le risque est grand, cependant, tant le récit satisfait aux plus modernes exigences de la narration historique, d'oublier que les plus récents des faits racontés datent de près d'un siècle et demi et que l'historien lui-même a terminé son récit il y a près de cent ans. Si l'on s'arrête un instant à cette résistance au temps, on admire George M. Wrong d'avoir su, si tôt et si bien, raconter avec sérénité l'insertion d'un clan écossais dans la trame de Charlevoix. Car les soldats détachés du clan marient des femmes francophones, élèvent leurs enfants en français, respectent le régime seigneurial, vivent en cordialité avec le clergé catholique. Le public d'aujourd'hui, à qui on vante la force d'attraction de l'anglais et qui éprouve de la gêne devant les énormes églises en attente d'un projet, entendra ici (sans jeu de mots) un tout autre son de cloche. Cette fois, l'érosion linguistique joue dans l'autre sens et les croyants protestants envient la sagesse des catholiques qui, *eux*, n'ont pas multiplié inutilement les lieux de culte ! Récit vivant, brillamment présenté, servi par un traducteur à la hauteur et témoignant d'un immense respect pour chacune des convictions.

Laurent Laplante

Peter Galison
L'EMPIRE DU TEMPS
LES HORLOGES D'EINSTEIN ET LES CARTES DE POINCARÉ
Trad. de l'américain par Bella Arman
Robert Laffont, Paris, 2005, 344 p. ; 36,95 $

Voici un essai d'histoire des sciences qui saura passionner tous ceux que la physique, et aussi le concept de temps, intriguent. Le temps jusqu'à Poincarré et Einstein était statique et absolu, marqué du sceau de la philosophie. Le temps standard et le temps relatif, quant à eux, trouvent leur origine ailleurs que dans la réflexion philosophique ou dans la pureté de la physique théorique. Ce sont des problèmes techniques bien concrets qui sont à l'origine de la conception moderne du temps. Le XIX[e] siècle, en Europe et en Amérique du Nord, est le siècle du chemin de fer. Or à mesure que se développe le réseau ferroviaire, le besoin de référence temporelle fiable se fait sentir. Avant l'établissement du temps standard, chaque pays, voire chaque ville d'importance, avait son temps propre. Or quand le train partait de Los Angeles pour rallier New York via Chicago, il était de la plus haute importance que l'heure soit synchronisée. En l'absence de temps standard, les risques d'accidents ferroviaires étaient énormes. L'Amérique établit donc les fuseaux horaires et elle synchronise l'heure dans les territoires américains et canadiens. L'Europe fait de même, à peu près à la même époque, et Poincaré y joue un rôle prépondérant en imposant le système français de normalisation du temps. La synchronisation entre l'Europe et l'Amérique se fait tardivement et le point zéro du système d'heure standard n'est établi à Greenwich qu'après d'âpres négociations internationales.

Einstein, qu'on imagine souvent comme un scientifique solitaire, obsédé par la physique théorique qu'il veut réinventer, débute sa carrière en tant qu'agent au bureau des brevets de Genève. Étant en Suisse, il doit évaluer un grand nombre de brevets d'horloges et de systèmes de mesure du temps. C'est dans cette fonction hautement technique mais peu liée à la physique théorique qu'il en vient à se poser la question de la relativité du temps.

La réflexion d'Einstein amène la théorie de la relativité restreinte, l'amorce d'une révolution en physique. Poincaré, qui aura été à l'origine des premières remises en question du concept traditionnel de temps, pour y substituer un temps technique, mesurable et conventionnel, ne suit pas Einstein dans sa remise en question des idées en physique.

L'essai porte sur deux figures essentielles à l'origine de la conception moderne du temps, deux figures dont les travaux sont complémentaires mais qui ne se sont jamais rencontrés philosophiquement.

Robert Beauregard

Édition préparée par Micheline Tremblay et Guy Gaudreau
CONVERSATION POÉTIQUE
CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE ENTRE HARRY BERNARD ET ALFRED DESROCHERS
David, Ottawa, 2005, 382 p. ; 25 $

Le 11 janvier 1929, le ***Courrier de Saint-Hyacinthe*** publie une critique de ***L'offrande aux vierges folles***, le premier recueil d'Alfred DesRochers. Dès le lendemain, DesRochers écrit à Harry Bernard, rédacteur en chef du journal, pour le prier de lui faire parvenir des exemplaires supplémentaires de son article qu'il commente ensuite sur un ton plutôt sympathique. Ce sera le début d'une correspondance riche de plus de 150 lettres qui s'étalera sur vingt ans. Les deux hommes s'échangent des poèmes et des réflexions sur l'art d'écrire, conférant ainsi à leur correspondance des allures d'ateliers d'écriture à distance. À Harry Bernard qui s'adonne au roman, qui écrit des vers, qui participe à des concours, DesRochers envoie ses observations, prodigue ses encouragements, suggère des modifications aux passages qui lui semblent boiteux. L'enthousiasme d'Alfred DesRochers est palpable ; on sent chez lui une grande ouverture d'esprit, un bon sens de l'humour, des connaissances approfondies en versification, un goût pour la discussion et la polémique. Son interlocuteur, stimulant, partage ses intérêts à un moment de l'histoire où écrire est une activité non seulement marginale mais peu valorisée dans la province de Québec. Plusieurs des acteurs de la scène littéraire de l'époque sont d'ailleurs évoqués dans cette ***Conversation poétique*** : Jean-Charles Harvey, Jovette Bernier, Louis Dantin, Claude-Henri Grignon, Mgr Camille Roy (rebaptisé Camomille sous la plume d'Harry Bernard dont il a critiqué sévèrement le roman), Robert Choquette, Jeanne Grisé, Albert Pelletier. Tant de noms qui nous ramènent aux débuts de la modernité dans le champ de la littérature canadienne-française.

La qualité de l'ouvrage doit beaucoup au travail d'édition particulièrement soigné de Micheline Tremblay et Guy Gaudreau qui ont établi et annoté les textes. L'introduction, la chronologie et les notes qui accompagnent les lettres permettent de les situer dans leur contexte et d'en apprécier davantage le contenu. Il faut saluer l'initiative de ces chercheurs qui contribuent à enrichir notre patrimoine littéraire.

Louise Villemaire

Giorgio Agamben
PROFANATIONS
Trad. de l'italien par Martin Rueff
Rivages, Paris, 2005, 121 p. ; 28,95 $

Un recueil de proses méditatives peut servir plusieurs desseins : permettre d'entrer plus avant dans une pensée déjà fréquentée ou de découvrir les points forts d'un auteur ayant déjà exposé les articulations essentielles de son travail. C'est le cas avec ce magnifique petit ouvrage. Toujours aussi proche de Walter Benjamin et de Michel Foucault (davantage du premier que du second, mais plus obscurément de Jacques Lacan), Giorgio Agamben poursuit la mise en place de la topologie utopique esquissée dans ***Stanze*** (1977) et dans laquelle le fantasme, le désir et la parole étaient articulés en un nœud borroméen. C'est pourquoi sa philosophie bio-politique doit se lire *à côté du chant* de la morale bêtifiante du bonheur avec laquelle on nous empoisonne les oreilles. On pourrait croire que s'occuper à notre époque crépusculaire des anges et du Genius latin revient à un conservatisme renforçant les actuels hédonisme et ascétisme de droite (du culte du bien-manger aux clubs échangistes en passant par les moulins à prière, les sessions de *healing* aux États-Unis). Nenni !

Quand Giorgio Agamben se penche sur les acceptions de la parodie chez Elsa Morante, c'est pour tracer un champ transhistorique dont une des lignes généalogiques relie Pétrarque au Marquis de Sade et assoit la très actuelle question de la pornographie dans la scission essentielle des formes de langage. Quand il éclaire le sens de la profanation et de l'anéantissement des moyens purs propre au capitalisme, quand il traite des assistants peuplant l'œuvre de Franz Kafka (anges ou messagers) et la littérature pour enfants (gnomes, fées, génies et autres personnages fabuleux), du tourisme, du musée, du caractère auratique et prophétique de l'expérience photographique ou encore de religion spectaculaire, c'est pour soutenir une humanisation conséquente échappant aux fondamentalismes. On dira que de tels propos ont fait leur temps, à une époque où on ne veut surtout plus entendre parler de la pensée. Ce point de vue cède au chantage des plus offrants. En évoquant les crises de Nastasia Filippovna, Giorgio Agamben marque ce qu'il en est à ses yeux

les écrits
La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

Nº 114
SEPTEMBRE 2005

Safah Stétié
Paul Chamberland
Jacques Sojcher
Jacques De Decker
Alain Médam
Roland Bourneuf
Naïm Kattan
Paul Ferron-Marchand
Marcel Trudel

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 $.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

Résidents du Canada	25 $
Institutions	35 $
Résidents de l'étranger	35 $

NOM
ADRESSE
VILLE CODE POSTAL
TÉLÉPHONE COURRIEL

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :

les écrits
Case postale 87 Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836
Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

d'une vie se jouant dans toute sa force sans sombrer dans l'extrême à bon marché auquel nous assistons aujourd'hui. « Éthique est la vie qui ne se contente pas de se soumettre à la loi morale, mais qui accepte de se jouer dans ses gestes de manière irrévocable et sans la moindre réserve. » Lacan n'aurait pas été en désaccord avec ce geste, cet acte, ce vide, ce « désapprentissage de soi ».

Michel Peterson

Jean Forest
LA TERREUR À L'OCCIDENTALE
T. 1, ORADOUR-SUR-GLANE OU LA TERRIFIANTE ÈRE CHRÉTIENNE
Triptyque, Montréal, 2005, 266 p. ; 22 $

On a affaire ici à un essai post 11 septembre, une tentative d'expliquer la guerre au terrorisme de George « Dubbya » Bush. Jean Forest cherche à démonter la propagande des États-Unis qui se disent assiégés par des hordes de terroristes arabes, pour démontrer que c'est l'Occident en fait qui est à l'origine de la Terreur.

L'histoire commence avec Adam et Ève, chassés de l'Eden à cause de leur désobéissance. Elle se poursuit avec Moïse qui, par obéissance, n'hésite pas à donner son fils en sacrifice. Puis la mort de Jésus, attribuée aux juifs, est l'occasion de les persécuter. Augustin suit, à l'origine de la haine du corps, du sexe et des femmes. S'ensuivent des siècles de bûchers, où seront brûlés successivement juifs, hérétiques, sarrasins, sorcières, culminant avec la Sainte Inquisition et sa compagne la torture.

Au XVI[e] siècle vient la réforme. Luther, Calvin et Henri VIII sont tour à tour victimes, puis causes de la terreur. Les massacres suivent en Angleterre, en France, en Allemagne. Tout cela nous amène à la Révolution, puis à la Restauration, qui seront d'autres occasions de tueries de masse. Ces derniers épisodes ne font que mettre la table à l'extermination de masse du XX[e] siècle, la Shoah, une entreprise moderne de purification ethnique et d'élimination de l'Autre.

Et, de fait, de saint Paul à la Sainte Inquisition, la tradition occidentale est truffée d'autodafés, de tortures, de destructions, de tueries. L'auteur ne nous épargne rien, il en dresse la liste qui, sans être exhaustive – impossible de prétendre à l'exhaustivité quand on fait le répertoire de l'horreur –, n'en est pas moins impressionnante.

Sous-jacente à l'énumération de l'horreur figure, dans l'esprit de Forest, la théorie freudienne énoncée dans son célèbre essai ***Totem et tabou***. La terreur prendrait son origine aux aurores de l'humanité, alors que les premiers humains instauraient le tabou de l'inceste. C'est bien vrai qu'il existe des racines psychologiques à la peur de l'Autre et à l'instauration concomitante de la terreur. Cependant, conférer le monopole de la terreur à l'Occident, en plus de constituer un raccourci, faisant abstraction des tueries de masse arméniennes, chinoises, cambodgiennes et rwandaises, occulte les aspects politiques, militaires, économiques, les causes prenant racine dans l'intérêt et l'histoire des peuples. Comment Jean Forest peut-il ignorer Hannah Arendt par exemple qui a pensé la terreur, si caractéristique du

XX[e] siècle, d'une manière historique, philosophique et politique. Son essai est appréciable en tant que litanie, mais constitue une bien courte explication.

Robert Beauregard

Christian Janssens
LA FASCINATION SIMENON
Cerf-Corlet, Paris, 2005, 193 p. ; 57,95 $

Dans ***La fascination Simenon***, Christian Janssens se consacre aux dizaines de longs métrages inspirés des livres du prolifique Georges Simenon (1903-1989). Seul Claude Gauteur avait produit une analyse comparable avec ***Simenon à l'écran*** (Presses de la Cité, 1992) et ***D'après Simenon, Simenon et le cinéma*** (Omnibus, 2001).

Cet ouvrage soigné se distingue des précédents par son étude approfondie de certains aspects non-littéraires, comme la gestion faite par Simenon des droits d'adaptation de ses œuvres : on y trouve de nombreux extraits inédits de sa correspondance dans lesquels l'écrivain (ou sa secrétaire) négocie, approuve ou rejette les offres des producteurs ou des réalisateurs. De plus, acteurs, actrices (de Charles Aznavour à Maurice Chevalier) demandent à l'occasion au romancier de penser à eux pour une éventuelle adaptation de tel ou tel roman, avant même que des projets de tournage soient évoqués. On comprend que les films inspirés d'une œuvre de Simenon savaient attirer les producteurs les plus généreux, les acteurs les plus en vue et le public le plus diversifié. Toutes ces ressources réunies ont souvent donné d'excellents films. Ce florilège de longs métrages impressionne : la série des trois Maigret avec Jean Gabin, « acteur simenonien », mais aussi le sulfureux *En cas de malheur* réunissant Gabin et Brigitte Bardot, et, plus près de nous, *Feux rouges* (2003) de Cédric Kahn.

La deuxième partie passe en revue tous les films produits d'après un roman de Simenon, depuis *La Nuit du carrefour* (1932) de Jean Renoir jusqu'aux classiques *Le fruit défendu* (adapté de ***Lettre à mon juge***, avec Fernandel) et *La Marie du port* (avec Gabin, pour une énième fois). Dans la dernière partie, à partir des films mettant en scène l'inspecteur Maigret, Christian Janssens dissèque avec intelligence et clarté les procédés dramatiques utilisés dans les livres et les films pour créer la tension, le suspense.

On trouve en annexe plusieurs lettres du cinéaste Bertrand Tavernier adressées à Simenon, pour le film *L'Horloger de Saint-Paul*. ***La fascination Simenon***

est à lire absolument, si l'on aime un tant soit peu Simenon. Malheureusement, beaucoup des adaptations décrites ici sont introuvables en vidéo au Canada, mais plusieurs existent en France.

Yves Laberge

Monique Boucher
L'ENFANCE ET L'ERRANCE POUR UN APPEL À L'AUTRE
LECTURE MYTHANALYTIQUE DU ROMAN QUÉBÉCOIS CONTEMPORAIN (1960-1990)
Nota bene, Québec, 2005, 320 p. ; 25,95 $

Si la plupart des chercheurs qui s'intéressent à la littérature québécoise sont conscients de l'importance d'en repérer les mythes structurants, peu se consacrent toutefois à ce travail. Monique Boucher a choisi de s'y vouer : se réclamant de la mythanalyse de Gilbert Durand, elle propose, dans ***L'enfance et l'errance pour un appel à l'autre***, une lecture singulière de romans québécois parus entre les années 1960 et les années 1990, qui ont marqué l'institution littéraire. L'objectif principal de l'ouvrage consiste à « élucider d'une part l'interaction qui existe entre les inconscients collectif et individuel dans le processus de création littéraire, et d'autre part à examiner les ouvertures interprétatives que suggère l'analyse de l'imaginaire littéraire ». Les romans de Michel Tremblay, de Réjean Ducharme et d'Anne Hébert servent de matériaux de base dans cette quête d'un récit imaginaire collectif et permettent de « cerner l'incarnation culturelle de l'œuvre littéraire ».

Les habitués de la mythanalyse reconnaîtront dans l'étude de Monique Boucher le métalangage et les rudiments propres à la méthode. Ouvrage s'adressant davantage au spécialiste qu'au profane, ***L'enfance et l'errance pour un appel à l'autre*** repère, par le recours à une analyse de type thématique puis symbolique, certaines figures mythiques qui semblent se déployer précisément dans le romanesque québécois des trente années étudiées, mais qui sous-tendent à vrai dire l'essor culturel en pleine ébullition à l'époque. Le basculement constant entre sédentarité et nomadisme, caractéristique de la société canadienne-française depuis ses débuts, sert de pierre de touche à la thèse avancée par Monique Boucher, qui voit dans l'enfance et l'errance les deux vecteurs dynamisants de la culture québécoise. « [...] au-delà des résonances idéologiques, l'affirmation de l'identité passe également par l'expression d'une quête qui se traduit dans un mouvement de balancier oscillant entre les images de l'enfance et celles de l'errance pour exprimer l'angoisse de cette affirmation non résolue. » Le grand mérite de l'auteure consiste ici à donner de la littérature québécoise un visage marqué par la nécessité d'apprivoiser les dangers associés au passage inéluctable du temps.

Jean-Pierre Thomas

Michel Foucault
SÉCURITÉ, TERRITOIRE, POPULATION
Gallimard/Seuil, Paris, 2004, 435 p. ; 49,95 $

NAISSANCE DE LA BIOPOLITIQUE
Gallimard/Seuil, Paris, 2004, 355 p. ; 49,95 $

L'émergence des nouvelles formes de terrorisme dans le monde de même que la crise générale de la gouvernementalité dans tous les pays font de ces deux cours au Collège de France (celui sur la sécurité ayant occupé Michel Foucault durant l'année universitaire 1977-1978 et celui consacré à la biopolitique, durant l'année 1978-1979) des documents d'une troublante actualité si l'on se place dans la perspective – soutenue tout autant par Pierre Bourdieu que par Octave Mannoni – d'une analyse des effets dans la vie concrète de la manipulation du plus-de-jouir, laquelle s'articule au mensonge de l'histoire officielle et à l'institutionnalisation de la désinformation. Dans ce débat, Sándor Ferenczi et Wilhelm Reich ne seraient d'ailleurs pas si loin au fond de Joseph Stiglitz.

Ces deux cours de Foucault forment un diptyque dont le fil conducteur est la question du bio-pouvoir ouverte dans ***Il faut défendre la société*** (1975-1976). Pour l'historien-philosophe, la naissance du pouvoir sur la vie au XVIII[e] siècle constitue un des événements les plus importants de l'histoire de l'humanité. De l'intérieur pour ainsi dire de l'étude des mécanismes d'entrée dans les technologies de sécurité, naît le vaste projet d'une histoire de la gouvernementalité depuis les débuts de l'ère chrétienne. Parallèlement, l'analyse de la généalogie et des conditions de fonctionnement de la biopolitique se trouve élargie à celle de la gouvernementalité libérale. Le déplacement doit être vu pour ce qu'il est chez Foucault : le point d'ancrage d'un nouage entre l'analytique du pouvoir et une éthique du sujet.

Ce mouvement, qui le conduira bientôt à se pencher en 1979 et 1980 (***Le gouvernement des vivants***, à paraître), éclaire le lien entre le bio-pouvoir et l'étude de la sexualité. Entre le premier volume de son histoire sur la sexualité (***La volonté de savoir***, 1976) et les deuxième et troisième (***L'usage des plaisirs***

et ***Le souci de soi***, 1984), un enjeu plus dense émerge, à savoir que celle-ci représente davantage qu'un point de capiton entre la discipline et la régulation. C'est que la sexualité ne saurait être coupée d'une éthique des techniques de soi.

Bien sûr, ce tournant n'est pas isolable d'une gauche questionnant le marxisme pur et dur et revenant à des questions de nature culturelle comme celles de la situation des femmes, de l'éducation, de l'autogestion, de l'euthanasie, etc. Et pour Foucault, la théorie est ici inséparable de l'engagement personnel, comme en témoigne sa participation à la marche pour la reconnaissance du droit d'asile à Klaus Croissant, l'avocat de la célèbre bande à Baader, et son appui à la « révolution » iranienne (lorsque Khomeyni revient en Iran après le départ du chah en janvier 1979). On constate donc à quel point le triangle sécurité-territoire-population, remplacé par sécurité-population-gouvernement, s'élabore dans le tissu même de l'histoire événementielle. L'opposition catégorique de Foucault au terrorisme ne prend pas appui dans la moralité, mais dans une pensée qui le conduit – dans ***Naissance de la biopolitique*** – à éclairer le paradoxe qui existe entre la société et l'État, celui-ci devant s'autolimiter devant le principe que constitue la première. Bref, la question fondamentale qui occupe alors Michel Foucault est celle de comprendre ce dont il retourne avec la crise de gouvernementalité du monde actuel et à quelles modalités de gouvernance elle donne lieu. Qui dira que ce débat est dépassé ?

Michel Peterson

Michel Onfray
TRAITÉ D'ATHÉOLOGIE
PHYSIQUE DE LA MÉTAPHYSIQUE
Grasset, Paris, 2005, 281 p. ; 32,95 $

Le sous-titre de ce livre pourrait tout autant être ***Pour en finir avec le monothéisme*** et décrirait mieux son contenu. Le philosophe Michel Onfray, qui à la mi-quarantaine a déjà publié une trentaine d'ouvrages aux titres singuliers (***Esthétique du pôle Nord***, ***Splendeur de la catastrophe***), se commet cette fois sur un sujet fort sensible, soit les trois religions dites révélées que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam.

Le livre fait un tabac en France et a provoqué des remous dans les milieux religieux. Il y a de quoi. Sur un ton militant, et avec des arguments bien envoyés, l'auteur démontre à grands traits les principales contradictions de ces trois religions, et ce, à partir du contenu même de chacun de leurs livres saints (Torah, Bible, Coran). Pour un enseignement moral qui s'y retrouve, insiste Michel Onfray, on y trouve facilement son contraire : chacun peut donc lire ces textes avec une approche qui conduit à la mort, pour anéantir un ennemi, ou encore avec ouverture et tolérance. Bref, c'est l'auberge espagnole, ce qui confirme un argument essentiel de l'auteur : l'Histoire prouve clairement que ces religions n'ont nullement été « inspirées de Dieu », mais sont faites de mains d'hommes. L'illogisme et les biais fondamentaux de ces trois religions, notamment envers la féminité et le corps, l'intelligence et la raison, ne seraient pas graves s'ils « ne se payai[en]t pas du prix fort ». Car ces croyances

sont fondatrices d'empires et d'États, qui cultivent le particulier et non l'universel, et qui ont amené leurs lots incalculables de perversions malignes : inquisitions, croisades, pillages, colonialisme, esclavage, génocides, compromissions avec les fascismes…

C'est pour cette raison que Michel Onfray considère urgent d'entreprendre la promotion de l'athéologie, qui devra dépasser le laïcisme ambiant, qui a le défaut de mettre tous les mythes et les religions sur le même pied : « Déconstruire les monothéismes, démythifier le judéo-christianisme – mais aussi l'islam, bien sûr –, puis démonter la théocratie, voilà les trois chantiers inauguraux pour l'athéologie ». Et cela pour produire une nouvelle éthique, « une franche affirmation de l'inexistence des dieux », une morale qui ne s'appuie plus sur des sentiments de culpabilité, sur le refoulement des réalités humaines. Car, de conclure l'auteur : « L'athéisme n'est pas une thérapie mais une santé mentale recouvrée ».

Yvan Cliche

Helena Norberg-Hodge, Todd Merrifield et Steven Gorelick
MANGER LOCAL
UN CHOIX ÉCOLOGIQUE ET ÉCONOMIQUE
Écosociété, Montréal, 2005, 169 p. ; 18 $

La réalité agroalimentaire nous entraîne dans des ramifications que nous ne soupçonnons pas toujours. Nous n'hésitons pas à rouler dix minutes en automobile pour la laisser dans un immense stationnement face aux supermarchés grande surface vers lesquels nous drainent des spots publicitaires plus ou moins drôles. Bon, cela occasionne des gaz à effet de serre, la perte de terres arables, d'arbres, peut-être de cours d'eau et d'animaux, mais on espère que la mauvaise conscience (si jamais elle s'est réveillée ?) s'arrête là pour enfin en avoir pour son argent. Pas sûr.

Tiens des yogourts ! De jolis petits contenants en plastique feront l'affaire. Le lait provient d'une des méga-fermes, où la production est stimulée par différentes hormones : sommes-nous tout à fait sûrs qu'elles sont inoffensives ? En tout cas, aux États-Unis le HCrb (somatotropine) continue d'être utilisé alors qu'il est interdit ailleurs : il affecte grandement les vaches qui en consomment, et son facteur cancérigène chez les humains n'étant pas encore démontré hors de tout doute, *on l'utilise !* Les fruits viennent de partout sur la planète, certains

ont même voyagé en avion. Ces produits ont été *développés* par tous les moyens possibles afin d'augmenter la productivité ; c'est l'ère de la mondialisation, tous se font une concurrence sans merci pour s'accaparer les marchés. Alors bonjour le festival des engrais chimiques, des pesticides, des herbicides, des OGM (ça prend des produits parfaits, non ?), des montagnes de purin, que non seulement la terre n'est plus capable d'absorber, comme jadis dans les fermes traditionnelles, mais qui infectent les nappes d'eau potable et parfois les contaminent avec la bactérie *E.coli*. On ne paie pas cher notre produit, mais le coût de tous ces *kilomètres alimentaires* (pollution, réchauffement de la planète, construction de routes et autres infrastructures) est retourné à la collectivité, tout comme est retourné aussi à la collectivité le coût du traitement des emballages non biodégradables dans des sites d'enfouissement ou dans des incinérateurs qui vomiront leur toxicité dans l'environnement. Les profits sont privatisés et les déficits, socialisés.

Manger local nous invite à prendre conscience de l'envers de notre assiette : notre asservissement envers les multinationales qui décident de notre destinée alimentaire. Les auteurs dénoncent la présence de ces fermes-usines fortement subventionnées qui, en plus de polluer l'environnement, ont acculé à la faillite des milliers de petites fermes même si leur rendement par hectare est meilleur que dans l'agriculture industrielle. Ils nous invitent à faire le choix logique de l'agriculture de proximité (achats de produits locaux et biologiques, panier de légumes hebdomadaire, fréquentation de marchés publics et de coopératives…) pour éviter les transports inutiles, s'assurer de la qualité des aliments et revivifier les communautés mises en péril par les géants de l'agroalimentaire. Plus que jamais, *small is beautiful*.

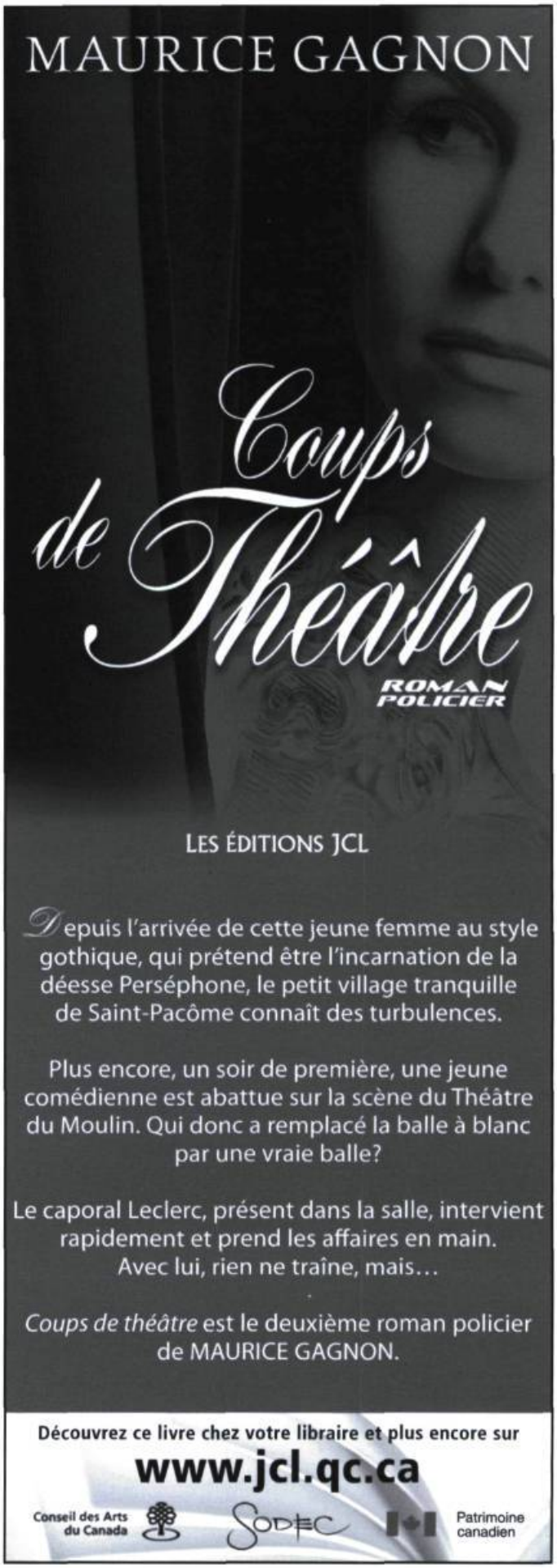
René Bolduc

Claude Veillette
ENTRE BONHEUR ET LIBERTÉ
COMMENTAIRE SUR L'ÉTHIQUE DE BENTHAM, MILL ET KANT
Point de Fuite, Montréal, 2005, 252 p. ; 24,95 $

Depuis quelques années, il se produit au Québec moult manuels de philosophie destinés aux étudiants de niveau collégial. Mais le grand public, qu'un travail de réflexion systématique intéresse, aurait tort de bouder son plaisir en ignorant ces livres, dont certains, comme ***Entre bonheur et liberté*** de Claude Veillette, par exemple, méritent le détour.

En mettant en parallèle Emmanuel Kant, l'Allemand, et Jeremy Bentham et John Stuart Mill, les Anglais, représentants de l'utilitarisme, Claude Veillette fait ressortir deux conceptions divergentes de l'usage de notre liberté : une qui mettra l'accent sur les exigences rationnelles de l'action dûment réfléchie, tout en mettant de côté la recherche du bonheur, et une autre qui voit dans le bonheur le mobile derrière toute action.

À une époque qui semble se vautrer uniquement dans un hédonisme purement matérialiste, il n'est pas inutile de réfléchir, avec Kant, aux apories inhérentes à une notion de liberté sans contrainte. L'auteur, s'inspirant de Kant, nous rappelle que « l'homme est d'autant plus libre qu'il comprend l'universalité de certaines contraintes ». La volonté humaine étant faible, le plus souvent au service de ses instincts et caprices, il incombe donc à la raison de pallier ses manques.



L'éthique de Kant est austère. Elle repose sur des impératifs catégoriques, des absolus qui ne tolèrent aucune condition, des principes difficilement applicables. Malgré tout, il faut savoir gré de bien des choses à Kant, surtout de ceci : la *personne* demeure l'absolu, sa dignité ne se marchande pas. « Il n'est pas exagéré de dire du principe kantien de respect d'autrui qu'il incarne l'esprit même de la *Déclaration universelle des droits de l'homme.* »

Mais tout n'est-il pas, au fond, qu'une question d'intérêt bien entendu ? Alexis de Tocqueville voyait dans l'utilitarisme la philosophie la mieux adaptée à notre temps, une philosophie où l'égoïsme des uns est tempéré par l'égoïsme des autres, où le bonheur devient l'objectif suprême de la vie.

Claude Veillette ne se contente pas de présenter sèchement ces deux courants de pensée. Il en montre les forces et les faiblesses, il les situe dans le contexte de l'histoire des idées. Des présentations fort utiles d'autres penseurs émaillent tout son livre. En bref, si certains professeurs de philosophie, ou toute autre personne que la question intéresse, se demandent comment s'initier intelligemment à l'histoire de la pensée éthique et politique, le livre de Claude Veillette est tout indiqué.

René Bolduc

Fernando Pessoa
UN SINGULIER REGARD
Trad. du portugais par Françoise Laye
Christian Bourgois, Paris, 2005, 238 p. ; 39,95 $

Il est des auteurs dont il est difficile de parler sans sentir que l'on trahit l'essentiel de leur génie. D'autant plus lorsque la nature de l'œuvre est proprement fuyante et multiple. À ceux et celles qui ne connaissent pas Fernando Pessoa, on le présente le plus souvent comme le père de quelques-uns des courants de la littérature portugaise moderne tels le paulisme et l'intersectionnisme. Sous le couvert d'hétéronymes dont les célèbres Alvaro de Campos, Berdardo Soares, Alberto Caeiro et Ricardo Reis, il a créé en effet toute une vie littéraire à lui seul, abreuvant une génération de poètes et d'écrivains de ses contradictions personnelles. On pourrait penser que le mensonge est au cœur de cette magistrale imposture, quand l'auteur se donne comme règle de vie de ne jamais livrer de confidences qui ne soient pas « fausses ou imprécises », mais les apparences étant ce qu'elles sont... Si identité il y a, elle est la somme d'une infinité de miroirs reflétant une grande solitude qui n'arrive pas à se dire. « Je suis multiple », dira-t-il à la manière de Rimbaud dans un de ses écrits intimes publiés ici pour la première fois en français. Ceci pourra paraître étrange à qui n'est pas familier de son œuvre, mais la similitude de ces voix réside dans leur authenticité. Que ce soit dans ses chef-d'œuvres ***Le gardeur de troupeaux*** (Alberto Caeiro) ou ***Le livre de l'intranquillité*** (Berdardo Soares), les recoins les plus secrets et inavoués de l'âme sont décrits avec une telle précision qu'il ne peut s'agir d'un simple jeu. Et dans les textes d'***Un singulier regard***, bien qu'ils soient de nature autobiographique au sens premier du terme, la voix semble la même : elle parle à l'humain de

sa condition insatisfaisante, de ses échecs, de sa dysharmonie avec ce qui l'entoure, et surtout, de sa solitude. Cet autre document charnière dans l'œuvre de Pessoa a cela de particulier qu'il cache moins bien que les autres les traits dominants de sa personne, bien que, encore, quelques textes de proches qui suivent ici les siens contredisent certains de ses propos sur sa vie personnelle par exemple. On peut néanmoins observer l'évolution d'une pensée qui s'est d'abord sentie extraordinaire (et qui le dit sans rougir) jusqu'à le devenir à force, peut-être, de ne plus le croire.

Judy Quinn

Francine Noël
LA FEMME DE MA VIE
Leméac, Montréal, 2005, 165 p. ; 18,95 $

Présenté comme « récit », ***La femme de ma vie*** rassemble les « fragments de la saga familiale » de Jeanne Pelletier, une femme qui « parlait beaucoup » et qui « aimait répliquer, commenter, raconter », tout particulièrement au profit de sa fille, en l'occurrence l'auteure-narratrice elle-même. Quelques années après le décès de celle qui l'a « marquée à vie », Francine Noël a voulu laisser un « mémorial » pour contrer « l'envasement de la mort », par « refus de la perte ». « Je n'ai [...] pas cherché 'la' vérité, mais à raconter ma mère comme elle se disait et comme je l'entendais se dire. »

Dans les six chapitres de ce « roman familial », on suit les deux femmes depuis la naissance de l'auteure, à L'Abord-à-Plouffe, jusqu'au lendemain de la mort de sa mère, à Montréal, selon un ordre chronologique ponctué de reprises et de retours en arrière. Tout en rendant hommage à « la femme de [sa] vie », Francine Noël a su éviter les pièges du dithyrambe filial et de la célébration univoque qui, d'habitude, rendent précaire l'adhésion du lecteur. Les relations mère-fille sont revécues à distance dans leur complexité, avec les incontournables cycles de concordes et de

brouilles, dans l'alternance de faits honorables et de révélations peu reluisantes. Le « côté brouillon » et la susceptibilité progressive de la mère, de même que la « présence [...] aléatoire » du père et les « beuveries » des Pelletier, ces « soûlons », sur la ferme familiale, à Cacouna, côtoient ainsi l'indulgence et la charité de la première, le « halo de romantisme » du second et le « paradis » que représentait la susdite ferme lors des retours épisodiques des deux héroïnes en terre originelle.

Le récit abonde en anecdotes particularisantes, livrées dans une langue généralement alerte et concise qui met en relief ces « petits faits vrais » chers à Stendhal. À noter ici et là, de surcroît, une note humoristique de bonne venue, qui allège les moments d'inévitable tension ou qui désamorce le tragique de situations de nature éminemment dramatique. « Je suis mal, mais pas plus qu'avant. On dirait que je ne mourrai pas tout de suite... Quand on mourra, on vous enverra des faire-part », dit par exemple Jeanne à sa fille en apprenant la leucémie qui l'emportera peu après.

Un récit somme toute fort attachant que cette ***Femme de ma vie***.

Jean-Guy Hudon

André Schiffrin
LE CONTRÔLE DE LA PAROLE
L'ÉDITION SANS ÉDITEURS, SUITE
Trad. de l'anglais par Eric Hazan
La Fabrique, Paris, 2005, 91 p. ; 22,95 $

André Schiffrin est éditeur aux États-Unis depuis près de 40 ans (autrefois pour Pantheon Books, et depuis 1991 pour The New Press). Comme dans son ouvrage précédent (***L'édition sans éditeurs***, 1999), traduit dans vingt pays, André Schiffrin milite pour la diversité culturelle et contre l'homogénéisation, en revendiquant un paysage d'éditeurs indépendants, qui ne risquent pas d'être avalés par un conglomérat. Or, depuis une dizaine d'années, on assiste à une forme de concentration dans le monde de l'édition, aux États-Unis, en France et au Québec.

Dans ce livre bref, l'auteur décrit avec beaucoup d'exemples la dynamique des conglomérats actuels et explique les conséquences de cette tendance, qui réduit l'offre culturelle et la circulation des idées alternatives. Dans plusieurs pays, la cohabitation d'une multitude de maisons d'éditions n'est qu'apparente puisqu'en réalité elles appartiennent – les plus visibles du moins – à seulement une poignée de méga-corporations : par exemple les groupes Hachette, Gallimard, Seuil, Flammarion et Presses de la Cité, pour le cas de la France.

Que ce soit pour les livres, les films ou la télévision, le constat d'André Schiffrin reste le même : la logique marchande prédomine et conséquemment, la qualité baisse lorsqu'on examine les titres les plus en vue. Triste illustration de cette pensée : la déclaration du président de TF1, affirmant que « le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola à vendre son produit. Or, pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible ».

On pense parfois à Noam Chomsky en lisant André Schiffrin, bien que ce dernier ne soit pas fondamentalement un antiaméricain. Il se distingue de beaucoup d'essayistes en proposant des solutions, des alternatives à cette course aux profits à court terme dans le monde des idées. Ainsi : peut-on nationaliser la diffusion de la culture pour laisser une place aux petits joueurs ? Ou en confier la gestion à des fondations sans but lucratif ? Est-ce que la rentabilité des livres dépend de leur qualité ? Ce livre clair et fort à propos fournira quelques réponses stimulantes.

Yves Laberge

Gérard Haddad
LE JOUR OÙ LACAN M'A ADOPTÉ
Le Livre de poche, Paris, 2005, 443 p. ; 16,95 $

Pour l'amour de Lacan pourrait figurer le titre de cet hommage au proférateur du Séminaire et à l'auteur des ***Écrits***, dont le dynamisme et la bouffonnerie grave n'eurent d'égal qu'un engagement *sans faille* dans son métier, son art. Même si j'aurai entendu sa voix, je n'aurai jamais connu l'homme, j'aurai toujours voulu l'avoir connu, je le lis passionnément et je le rencontre désormais chaque jour dans ma vie et ma pratique. Il me concerne par l'acte de la coupure et par l'opération de la castration, aujourd'hui si mal en point. Gérard Haddad, lui, fut, durant 12 ans, un analysant de ce grand Maître de vérité. C'est du récit de ce travail d'évidement, d'accession d'un sujet à sa propre parole, de ses effets dans la vie d'un être humain en proie à « la latérite de son refoulement » qu'il s'agit ici, parcours au terme duquel il assumera sa judéité en passant par le meurtre symbolique de son père imaginaire, c'est-à-dire, d'abord, en organisant, lui l'ex-militant du PC, la *bar mitzva* de son fils aîné, moment qui allait le conduire, quelques années plus tard, à revenir à son point de départ pour contempler le voile du Sanctuaire.

D'abord ingénieur agronome spécialiste du riz en Afrique, Gérard Haddad décide, à 30 ans, de devenir médecin puis psychiatre et surtout psychanalyste, un rêve d'enfance qui a à voir avec l'intense névrose obsessionnelle dont il souffre. Il se fera dès lors traiter sans ménagement aucun par Jacques Lacan, de telle sorte que ses pulsions anales baissent les armes. Les séances courtes seront là d'une implacable nécessité pour que se dissolve, lentement mais sûrement, la fascination du totalitarisme – laquelle ne cesse aujourd'hui de nous guetter, au point d'avoir infecté le champ freudien. Émerge ainsi la question du père, l'un des vecteurs les plus puissants de son analyse, depuis les grandes espérances du sien pour lui en passant par la lecture d'Albert Cohen ou les axiomes de Giuseppe Peano tout autant que son idéalisation de jeunesse naïve du Lider Maximo. « Si j'ai tant aimé Lacan, c'est parce qu'au centre de sa théorie et de sa pratique se trouvait cette énigme de la paternité et de la filiation, ma croix personnelle, passion et résurrection incluses. » Au fond, on ne veut pas l'entendre et encore moins le savoir, le père nous oblige à nous confronter à notre mort. Reste ensuite, pour un homme comme pour une femme, à résoudre la question du rapport sexuel, qu'il n'y a pas, autre malentendu fondateur, autre deuil primordial.

Michel Peterson